



Editorialisation, rééditorialisation et patrimonialisation

Servanne Monjour

► To cite this version:

Servanne Monjour. Editorialisation, rééditorialisation et patrimonialisation. Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris. Les devenirs numériques des patrimoines, 2022, 22679987. hal-03949846

HAL Id: hal-03949846

<https://hal.science/hal-03949846>

Submitted on 20 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

III-C-1. Editorialisation, rééditorialisation et patrimonialisation

Servanne Monjour

2021/05/15

Une enluminure du XIV^e siècle qui s'anime¹ grâce au format GIF, un poilu de la guerre 14 qui raconte sa guerre via son profil Facebook², une application qui permet de générer des bandes dessinées en puisant dans les fonds iconographiques de la BNF³, des chantiers de transcription collaborative ouverts à tous⁴ afin de valoriser les brouillons, les notes, les cours et les conférences d'écrivain.e.s ou d'intellectuel.le.s majeur.e.s, un bot qui tweete⁵ plusieurs fois par jour des extraits traduits de l'*Anthologie Palatine*... Le web regorge ainsi de ressources patrimoniales placées sous le signe du détournement, de l'appropriation collective, du jeu et de la créativité. Ces objets, qui posent évidemment de nombreuses questions en termes heuristiques, témoignent d'une nouvelle manière d'appréhender non seulement les archives, mais aussi la notion de patrimoine.

Si le passage des institutions patrimoniales dans l'ère numérique a d'abord été marqué par un paradigme de l'accès, un nouveau chantier s'ouvre désormais du côté des enjeux et des modalités de *circulation* des patrimoines en ligne.⁶ Là où l'utilisateur était traditionnellement invité à venir profiter des fonds patrimoniaux dans les archives, les musées ou les bibliothèques, ce sont ces derniers qui, aujourd'hui, se rendent directement jusqu'à l'utilisateur. Ce paradigme de la circulation déplace l'enjeu de l'accès vers un enjeu d'"ouverture", et nous permet d'entrer dans l'ère de ce que Shanks (2008) et Giannachi (2016) ont qualifié d'"archive 3.0"⁷, soit une archive qui se conçoit à la fois comme un objet et

1. C'est l'une des nombreuses réalisations possibles dans le cadre du concours GIF IT UP ! notamment porté par Europeana, voir le site giftup.net

2. Il s'agit ici du projet des "Carnets de Frédéric B." <https://www.facebook.com/LesCarnetsDeFredericB1418/>

3. Le projet BDNF

4. Nous pouvons citer par exemple les plateformes TACT (Transcription et Annotation de Corpus Textuels), Transcrire, Testaments de Poilus...

5. Je reviendrai sur cet exemple dans cet article.

6. Treleani (2017) propose une synthèse très claire de toutes ces questions, par ailleurs traitées plus en détail dans cet ouvrage

7. "First, this kind of archive is an object and a process, but often also an artwork, a monument, an autobiography, a platform, and so forth. Second, it is often performative, and it could be more or less interactive, immersive, and pervasive. Third, it is not only deriving from (being born out of) another archive, but it is also frequently aware of the problematics of

un processus : une archive *performée* et *performative*, en quelque sorte. Cette mutation nous engage à repenser le sens même des objets patrimoniaux, à travers la distinction entre “pratiques” et “usages” explicitée en introduction de cet ouvrage. Les politiques d’accès n’ont pas eu pour seule conséquence d’élargir le public, elles ont encouragé l’implication croissante de ce dernier dans l’entreprise de diffusion et d’interprétation des documents et des oeuvres. Mais un tel principe, évidemment louable, pose aussitôt de nombreux défis heuristiques : sur les *usages imaginés et parfois prescrits* par les institutions, des *pratiques amateurs inédites* émergent, pouvant modifier en profondeur les valeurs et le sens des collections patrimoniales et des disciplines qui s’y rattachent. La mise en ligne massive des patrimoines numérisés renvoie de fait au défi fondamental posé par le concept contemporain d’*éditorialisation* : œuvrer à la mise à disposition d’un contenu pour mieux en perdre le contrôle (ce que Louise Merzeau a notamment qualifié de “maîtrise de la déprise”). Dans ce chapitre, nous verrons comment l’éditorialisation conçue comme un acte de patrimonialisation vient redéfinir la mission des institutions en charge des contenus patrimoniaux et, avec elle, nos grands concepts culturels.

III-C-1.1. Qu’est-ce que l’éditorialisation (et pourquoi peut-elle être utile à notre réflexion) ?

Le terme éditorialisation est un néologisme récent, forgé dans les années 2000 pour désigner de nouvelles pratiques éditoriales issues des technologies numériques. Fondamentalement, l’éditorialisation renvoie à la capacité des usagers à détourner, par leurs pratiques médiatiques, les usages institués par les *media* numériques (outils, plateformes, etc.). Éditorialiser signifie ainsi produire les conditions pour que l’usager puisse détourner les contenus diffusés, dans le but de favoriser la création de nouveaux contenus. C’est là sans doute la principale distinction entre édition (y compris édition numérique) – qui se concentre sur des fonctions de production puis de diffusion de contenus – et éditorialisation – où se met en place une relation dynamique entre ces fonctions de production et de circulation. Utilisé par des chercheurs issus de différentes disciplines (info-com, sociologie, philosophie, littérature, sciences du design, etc.), le concept d’éditorialisation fait l’objet de définitions parfois sensiblement différentes. Marcello Vitali-Rosati (2016) a proposé une étude généalogique du terme assez complète que je ne reprendrai pas ici, pour me contenter d’en baliser les caractéristiques les plus essentielles à notre réflexion théorique sur le patrimoine.

its own documentation. Fourth, the archive offers a multiplicity of viewing platforms to replay or even rewrite the past (sometimes through crowdsourcing), and capture the present through both old and new technologies. In this sense in Archive 3.0 we may have multiple identities, not only as users and producers of knowledge but also as performers or spectators, subjects, or objects.” (Giannachi 2016, 21)

III-C-1.1.1 Un concept de remédiation (approche documentaire)

Parmi les premières contributions consacrées à l'éditorialisation, on retiendra celle de Bruno Bachimont qui, en 2007, utilise le terme pour parler du passage d'un document non numérique à un document numérique :

L'idée centrale de cet article est que l'indexation fine du contenu rendue possible pour le numérique introduit un rapport nouveau au contenu et au document. Alors que selon l'indexation traditionnelle l'enjeu est de retrouver le ou les documents contenant l'information recherchée, l'indexation fine du contenu permet de ne retrouver que les segments concernés par la recherche d'information et de paramétrer l'usage de ces segments. (...) Devenant des ressources, ces segments sont remobilisés pour la production d'autres contenus dont ils constituent les composants. La finalité n'est plus de retrouver des documents, mais d'en produire de nouveaux, à l'aide des ressources retrouvées. On passe ainsi de l'indexation pour la recherche à l'indexation pour la publication. Comme cette dernière s'effectue selon des règles et des normes, on parlera plutôt d'éditorialisation, pour souligner le fait que les segments indexés sont enrôlés dans des processus éditoriaux en vue de nouvelles publications. (Bachimont 2007)

Selon Bachimont, l'éditorialisation est le processus par lequel une ressource est remédiatisée et remédiée en un nouveau document numérique, impliquant la réinterprétation de la ressource. Pour le dire autrement : en changeant de forme médiatique et de milieu, le document est amené à devenir autre. Le processus d'indexation multimédia n'est donc plus seulement une forme d'édition, mais d'éditorialisation (le terme désignant alors ce changement de nature qui s'opère). Cette définition nous rappelle que l'éditorialisation est à l'origine un concept propre aux sciences de la documentation confrontées à la remédiation numérique : elle reste donc entièrement pertinente dans le cadre de notre réflexion sur les patrimoines numérisés.

Cette définition liminaire a par la suite influencé de nombreux chercheurs pour donner naissance à une *théorie de l'éditorialisation* à part entière, qui ne se contente plus de penser les mutations des pratiques documentaires, mais ambitionne de refonder celles-ci.

III-C-1.1.2 Un concept anti-essentialiste (approche philosophique)

À partir de 2008, le concept d'éditorialisation connaît un succès croissant au sein d'un public élargi. Dans le séminaire "Écritures numériques et éditorialisation", l'éditorialisation se conçoit comme un espace de débat et de réflexion⁸ qui réunit des chercheurs en SHS et des praticiens (notamment des professionnels de l'information et de la documentation). L'éditorialisation permet alors de penser un

8. cf. les archives vidéo disponibles en ligne sur <https://polemictweet.com/edito/select.php>

processus un peu plus complexe que la définition proposée par Bruno Bachimont, car elle engage une série d’acteurs “humains” (auteurs, éditeurs, professionnels de la documentation, lecteurs) et “techniques” (plateformes, outils, algorithmes, etc.) pour étudier des *dynamiques pratiques* :

Davantage qu’un néologisme forgé pour marquer le passage au numérique, le concept d’éditorialisation vient répondre à des problématiques posées par ce nouveau modèle (numérique). Il est en effet essentiel de souligner (...) à quel point la notion d’éditorialisation peut changer notre manière d’habiter l’espace numérique. Parce qu’elle en souligne la structure, l’éditorialisation nous donne la possibilité de comprendre l’espace numérique et de comprendre le sens de nos actions dans cet espace : elle nous révèle les rapports entre les objets, les dynamiques, les forces, les dispositifs de pouvoir, les sources d’autorité. (Vitali-Rosati 2016)

Là où l’éditorialisation restait, dans la définition proposée par Bachimont, un processus assez limité, finalement peu éloigné de la curation de contenu, elle donne naissance sous l’impulsion de plusieurs chercheurs⁹ à une théorie ambitieuse qui tend à saisir les implications culturelles, épistémologiques et ontologiques des *dynamiques processuelles* mises en place dans l’environnement numérique. On retiendra ainsi certaines caractéristiques essentielles de l’éditorialisation, classées sous un principe fondamental d’*ouverture* et de performativité :

Une ouverture dans le temps. c’est le fondement même de la nature processuelle de l’éditorialisation. La publication en ligne n’est plus le dernier maillon d’une “chaîne” éditoriale, mais bien le début d’une série de transformations – l’image de la chaîne n’étant de fait plus pertinente, on lui substituera celle des *forks* qui ornent par exemple le graphe d’un dépôt GIT. Cette ouverture dans le temps dessine une nouvelle relation au contenu, qui se décline à présent en *versions*, marquant la fin de l’idée d’œuvre conçue comme une unité stable (on pourra par exemple parler d’“états” du texte).

Une ouverture dans l’espace. Corollairement à la proposition précédente, la dissémination des contenus s’appuie sur l’investissement conjoint de plusieurs espaces numériques. Davantage que des changements contextuels, la pluralité des environnement-supports reconfigure le sens des contenus, de manière parfois imprévisible.

Une relation stigmergique entre techniques et pratiques. L’éditorialisation permet de penser l’influence de la technique en évitant autant que possible le biais technodéterministe, pour envisager les relations stigmergiques qui se tissent entre l’usager et les *media* : si les outils, les plateformes numériques ont tendance

9. parmi lesquels Marcello Vitali-Rosati (Vitali-Rosati 2018, @vitali-rosati_what 2016), Louise Merzeau (Merzeau 2010, @merzeau_faire 2012), Manuel Zacklad (Zacklad 2018), pour n’en citer que quelques-uns

à prescrire certains usages, ces derniers peuvent être infléchis par les pratiques des utilisateurs qui s'approprient les contenus aussi bien que leur environnement médiatique.

Une dynamique collective. Enfin, l'éditorialisation s'appuie sur un principe d'ouverture massive aux usagers, invités à devenir des acteurs à part entière de la production de contenus, via des pratiques de réappropriation, réagencement, etc. Cette dernière caractéristique marque une rupture épistémologique forte avec les régimes d'autorité traditionnels. Désormais, la frontière entre le producteur d'un contenu et son destinataire se voit totalement brouillée.

De manière générale, c'est cette ouverture que les institutions éditoriales traditionnelles et, dans une certaine mesure, les institutions patrimoniales, avaient justement cherché à verrouiller, quitte à céder à la tentation de la monumentalisation. Les contenus publiés se devaient de *faire référence*, de *faire autorité*, mais ne pouvaient certainement pas être manipulables à loisir, au risque d'être dénaturés. L'idée de *conservation* du patrimoine a longtemps été attachée à un principe essentialiste que l'éditorialisation vient déconstruire, forçant les institutions garantes de la légitimité des contenus à repenser leur fonction de légitimation. Cette désessentialisation entraîne donc une réflexion institutionnelle, mais aussi conceptuelle : avant de la redéfinition de nos missions s'accompagne d'une réévaluation de la nature même des objets que l'on travaille. Ainsi, dans l'expression "patrimoine littéraire", il s'agira de se demander : qu'entend-on par littérature ?

III-C-1.1.3 Un concept "tactique" (approche médiatique)

En raison même de l'ouverture qu'elle engage, l'éditorialisation encourage la réappropriation et le détournement des contenus, mais aussi des technologies elles-mêmes : ludification, recontextualisation, remix, *hack*... autant de pratiques performatives permettant de reprendre la main sur les usages prescrits. C'est ce que Louise Merzeau a qualifié de "maîtrise de la déprise", et que l'on pourra aussi rapprocher du concept de *tactical media* (Garcia et Lovink 1997), cette forme d'activisme consistant à investir des systèmes médiatiques et technologiques dominants pour les subvertir.

Je ne ferai pas preuve d'une grande originalité en reprenant un exemple maintes fois cité : celui de la création du *hashtag* sur Twitter. Zachary Seward (2013) a retracé l'origine de ce symbole numérique auquel les concepteurs de Twitter n'avaient pas pensé : c'est un usager qui, en 2007, a lancé l'initiative afin d'agréger des tweets partageant un sujet similaire. D'abord réticents, les administrateurs de Twitter finiront par intégrer (et donc institutionnaliser) cette pratique dans les usages de la plateforme en 2009 : un cas de déprise finalement maîtrisé qui révèle combien les structures d'autorité sont désormais soumises à de nouvelles dynamiques en contexte numérique.

Transposé dans le champ de la médiation patrimoniale, on comprend combien cet aspect tactique de l'éditorialisation transforme la fonction de légitimation

traditionnelle : en ouvrant des collections pour en permettre la réappropriation, la transformation puis la réinstitutionnalisation, une forme d'autorité partagée se met en place, ouvrant la voie à une co-construction de la mémoire et du patrimoine. Évidemment, cela implique pour les institutions d'accepter que le contrôle de leurs contenus leur échappe.

III-C-1.1.4 Un concept heuristique (approche HN)

Dans le champ des humanités numériques, la remédiation du patrimoine a pu s'accompagner d'un fantasme herméneutique, selon lequel les dispositifs numériques seraient capables de révéler (presque au sens photographique du terme) les objets qu'ils prennent en charge. Ces nouveaux dispositifs auraient en effet la capacité de faire émerger ce qui échappait jusque-là à notre regard, ce que l'objet contenait virtuellement, et que la remédiation numérique viendrait actualiser.

L'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert constitue un bon exemple de ce phénomène. Avec son système de renvois entre notices, l'*Encyclopédie* s'apparente en effet à un hypertexte imprimé particulièrement sophistiqué : les liens entre les notices ont tendance à créer des effets de sens, en particulier un métadiscours subversif (il s'agit ici des renvois qualifiés de "satiriques ou épigrammatiques" dans la notice "Encyclopédie" de l'*Encyclopédie*, signée par Diderot lui-même). Cependant, pour des raisons relevant de son écologie médiatique – la faible maniabilité des volumes (de grands et lourds in-folio), mais aussi le fait que certains liens pointaient directement vers des textes encore à paraître (parfois des années plus tard) – les spécialistes admettent que peu de lecteurs ont vraiment pu 1) lire entièrement l'*Encyclopédie* 2) profiter pleinement de ce dispositif à l'époque de sa publication. Ce n'est qu'avec les premières versions électroniques de l'*Encyclopédie* que la lecture hypertextuelle, encore fastidieuse dans le modèle imprimé, a pu réellement être actualisée par le lecteur. Ainsi peut-on se demander : notre génération ne serait-elle pas la première à pouvoir lire l'*Encyclopédie* telle que ses concepteurs l'avaient envisagée ?

Par delà son caractère polémique, cette question est probablement plus intéressante que la réponse qu'on pourrait y apporter – et sur laquelle je ne prendrai pas le risque de me prononcer, laissant aux véritables spécialistes le soin d'apporter leur éclairage (Melançon 2004). Elle incarne en effet une idée fondamentale pour penser le concept d'éditorialisation, notamment dans le cadre de notre réflexion sur les patrimoines numérisés : bien plus qu'un moyen de diffusion, le support technique incarne le sens de l'oeuvre qu'il accueille. Il s'agit ainsi de souligner combien le fond et la forme sont indissociables, pour défendre une véritable heuristique du support. Éditorialiser, c'est en ce sens penser une solution technique et médiatique de diffusion du patrimoine qui incarne l'oeuvre.

Afin de préciser cette dernière remarque et d'illustrer le concept d'éditorialisation dans un contexte patrimonial, je prendrai pour exemple le cas de l'édition numérique de l'*Anthologie Palatine*.

III-C-1.2 De l’éditorialisation à la révélation du patrimoine : éditorialiser l’*Anthologie Palatine*

L’édition numérique de l’*Anthologie Palatine* est un projet mené sous la houlette de Marcello Vitali-Rosati, titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur les écritures numériques, dont on a déjà mentionné les travaux structurants sur le concept d’éditorialisation. Loin de toute prétention prescriptive, le retour d’expérience que je propose ici ¹⁰ a vocation à illustrer la façon dont l’éditorialisation permet de repenser à la fois les objets patrimoniaux traditionnels, mais aussi les méthodologies attachées à leur médiation, de manière à proposer de nouvelles formes et philosophies patrimoniales.

III-C-1.2.1 L’*Anthologie Palatine* : de la vérité du texte à l’esprit du *media anthologique*

L’*Anthologie Palatine* (AP) est un recueil d’épigrammes grecques dont la composition a été initiée au premier siècle avant J.-C par Méléagre de Gadara. Sa valeur patrimoniale est inestimable : c’est grâce à cet ouvrage que certains poèmes de l’Antiquité grecque sont parvenus jusqu’à nous. La quasi-totalité de cette anthologie est compilée dans le *Codex Palatinus 23*, conservé à la bibliothèque d’Heidelberg qui en a proposé une numérisation en libre accès. Ce manuscrit a connu plusieurs transcriptions et traductions au cours de son histoire, sans que les scholies – ces commentaires en marge du texte – ne soient systématiquement intégrées à ces traductions. Comme dans n’importe quelle entreprise d’édition critique, l’un des objectifs du projet AP est donc la transcription de ces éléments, ainsi que la traduction en plusieurs langues de l’ensemble du texte : nous avons pour cela fait le choix d’un modèle contributif, ouvert à tous. Mais l’objectif le plus essentiel consiste à proposer une édition qui respecte d’abord le projet anthologique lui-même : une forme médiatique conçue pour conserver et relier entre eux des fragments poétiques. Une forme par nature hétérogène (littéralement, l’anthologie désigne une “couronne de fleurs” et rassemble des textes selon des liens thématiques, stylistiques, génériques, etc.), instable et processuelle (l’anthologie connaît plusieurs compilateurs qui vont l’augmenter au fil des siècles, dessinant de nouveaux liens à travers leurs commentaires, les fameuses *scholies*). En un mot : une forme qui relève déjà d’une logique d’*éditorialisation du patrimoine littéraire*.

C’est à partir de ce constat que le projet opère un premier écart avec l’édition critique traditionnelle : notre démarche s’éloigne de l’idéal de “vérité du texte” pour chercher ce qui, dans la forme médiatique de ce texte, nous semble incarner une certaine idée du fait littéraire. La première étape du projet a donc consisté à *désessentialiser* notre objet. Cette désessentialisation nous a conduits à cesser de considérer l’AP comme une “oeuvre” – du moins, dans le sens institutionnel du terme, une “unité” textuelle stable et autonome – pour la comprendre avant tout comme un *imaginaire collectif dynamique et ouvert*. Par delà une fonction

10. Pour un compte-rendu plus détaillé, je renvoie à Vitali-Rosati et al. (2020)

de conservation et d’institutionnalisation, l’AP a en effet mis au jour des *topoi* littéraires qui ont ensuite traversé l’histoire de la littérature, et influencé des générations de poètes.

Pour bien comprendre ce glissement d’une fonction de conservation vers une fonction poétique, penchons-nous sur le texte. À l’origine, la fonction de l’AP consiste à collecter et à organiser des épigrammes, soit, si l’on s’attache au sens littéral du terme, des inscriptions réelles gravées sur des supports durables (autrement appelées *épigrammes épigraphiques*) : l’exemple le plus évident est celui des épitaphes qui ornent les stèles funéraires. Or à ces authentiques inscriptions se sont rapidement ajoutées des épigrammes “fictives”, ou “littéraires”, forgées par des poètes pour s’intégrer dans l’Anthologie, donnant ainsi lieu à un véritable jeu littéraire. L’épigramme funéraire est ainsi devenue un genre ou un sous-genre poétique : Simonide de Kéos en composera toute une série pour louer les soldats tombés lors de la célèbre bataille des Thermopyles, par exemple. Les épigrammes funéraires de l’AP inspireront des dizaines de générations d’écrivains, de Clément Marot à Chateaubriand, sans parler des *topoi* qu’elles structurent et relaient et qui émaillent l’histoire de la littérature : le *carpe diem*, l’hommage aux poètes disparus, etc. Ces liens “faibles”, qui n’explicitent pas toujours l’héritage anthologique, témoignent de l’imprégnation de ce patrimoine littéraire antique au sein des différentes cultures littéraires occidentales, jusqu’au XXI^e siècle.

En déplaçant notre attention du texte à la forme anthologique, nous avons conclu que cette dernière se refuse par essence à toute clôture, et encourage au contraire un enrichissement continu du texte et de ses renvois. L’éditer signifie donc essayer de rendre compte de cette circulation millénaire, de la diversité du matériel impliqué ainsi que de la richesse et de l’hétérogénéité des renvois entre les textes. Mais quel format éditorial parvient à rendre compte de cet imaginaire, tout en le perpétuant ?

III-C-1.2.2 De l’édition critique à l’éditorialisation : une API pour incarner le projet anthologique

Désessentialiser l’AP ne suffisait pas : rapidement, nous avons compris qu’il fallait aussi nous défaire de certains réflexes méthodologiques et techniques attachés à l’édition critique, y compris l’édition critique numérique.

En effet, de nombreuses éditions en ligne ont profité du potentiel technique des formats numériques pour proposer des systèmes de visualisation des différentes versions d’un même texte. Mais notre problématique est encore un peu différente : l’“ouverture” du texte, pour nous, signifiait permettre la réappropriation et les manipulations du matériel textuel en ligne. De plus, là où une édition critique en bonne et due forme, réalisée par des philologues, aurait eu tendance à *établir* le texte selon des standards éditoriaux (dans le cas d’une édition numérique, le format XML) pour en retenir une version stable qui fasse “autorité”, nous cherchions un format d’abord capable de rendre compte des

phénomènes d'intertextualité propres à l'*Anthologie*, mais aussi d'en proposer des prolongements et des augmentations possibles.

L'éditorialisation nous est apparue comme une solution conceptuelle et pratique idéale pour rendre compte de cet esprit anthologique. En sa qualité de dynamique ouverte, l'éditorialisation permet aux contenus qui circulent dans les environnements numériques d'être sans cesse repris, modifiés, réutilisés pour remplir d'autres objectifs. Elle est par ailleurs un processus éditorial collectif, tout comme dans l'*Anthologie* – par delà sa polyphonie – déploie une autorité partagée, reposant sur la stratification des contributions explicites ou implicites de ses compilateurs.

Nous avons ainsi fait le choix de déposer nos transcriptions et traductions sur une base de données ouverte baptisée Anthologia¹¹, interrogeable par une API. Parce qu'il favorise l'agrégation et la réorganisation de fragments sélectionnés par un auteur ou compilateur, ce modèle nous apparaît particulièrement fidèle à l'esprit anthologique. Le choix de l'API n'a pas été la seule "entorse" au modèle de l'édition critique numérique. Là où les standards encouragent plutôt largement une structuration arborescente des données en XML, nous avons opté pour un format "à plat" JSON, plus propice à l'appropriation et à la réorganisation des contenus.

Par exemple, à partir d'Anthologia, nous avons réalisé un premier affichage permettant de visualiser toutes les informations disponibles sur la base de manière exhaustive. Ce premier affichage, que l'on qualifiera de "savant", s'adresse à un public spécialisé : on y agrège une série de données et de métadonnées (références dans le manuscrit, url perseus, etc.), mais aussi toutes les traductions disponibles que nous avons pu récupérer ou produire, dans de multiples langues. Évidemment, une telle lecture peut paraître aride pour qui souhaite profiter du texte. Nous avons donc mis en place des systèmes de navigation par parcours de lectures thématiques (ces parcours étant pensés justement pour mettre en récit des groupes d'épigrammes) : il existe ainsi un parcours consacré aux épigrammes funéraires, intitulé "promenade au cimetière"¹². Ces parcours peuvent être visualisés via une autre plateforme, baptisée "POP"¹³, conçue par des étudiants de l'école HETIC (des étudiants peu sensibilisés aux enjeux de l'édition savante, mais disposant de compétences en design numérique, qui se sont immédiatement emparés des textes pour proposer une interface de lecture). Enfin, les épigrammes sont relayées par un tweet bot qui postait sur les réseaux sociaux des traductions en les associant avec l'image correspondante du manuscrit. Courant 2021, le compte a cependant été suspendu quelques semaines pour avoir enfreint les règles d'utilisation de Twitter (qui n'a pas communiqué les raisons de cette censure), avant de revenir en ligne. L'éditorialisation, on le constate, n'est pas toujours sans risque.

Ainsi, nos choix techniques permettent une réappropriation de l'anthologie selon

11. <https://anthologia.ecrituresnumeriques.ca/home>

12. Voir en ligne : <https://anthologiagraeca.org/keyword/462>

13. Voir en ligne : <http://pop.anthologiegrece.org/#/parcours/462>

plusieurs paradigmes d’interprétation, mais aussi selon plusieurs publics et, par conséquent, elles proposent plusieurs propositions de lectures. L’“esprit” anthologique nous semble de fait maintenu grâce au processus d’éditorialisation.

III-C-1.2.3 Éditorialisation et rééditorialisation de l’AP : un travail d’amateur

L’ouverture de ces données prend surtout sens à travers la redéfinition du rapport entre le public et le document numérisé. Donner accès ne suffit pas, il s’agit de transformer le lecteur en un contributeur impliqué dans la fabrique du patrimoine. Dans le cas du projet Anthologie Palatine, il s’agissait d’un véritable défi à l’autorité et à l’instance de légitimation que représente l’Université en tant qu’institution (les réticences des institutions à financer le projet à ses début en témoignent).

Le projet AP est fondamentalement et résolument un travail d’amateur : très peu de “véritables” philologues (outre Elsa Bouchard, de l’UDEM, et Gregory Crane, de Tuft University) y ont en effet pris part. Notre équipe présente des profils très hétérogènes, principalement littéraires mais pas seulement, avec des compétences avérées en grec ancien, sans être pour autant des spécialistes de cette langue. Surtout, le choix du modèle contributif nous a amenés à impliquer des lycéens dans le travail de transcription et de traduction du texte grec. Cet aspect pédagogique a été décrit par ailleurs (Vitali-Rosati et al. 2020), aussi je m’intéresserai à la façon dont le produit de notre travail a pu lui-même faire l’objet de réappropriations : notre travail d’éditorialisation a-t-il en effet si bien fonctionné ?

Force est de constater que notre dispositif BDD/API n’a pas (encore) rencontré un large public. À notre connaissance, nos contenus n’ont pas fait l’objet d’une ré-éditorialisation via ce système. Il y a là matière à réflexion : l’appropriabilité n’est peut-être pas qu’une question d’ouverture des contenus, mais aussi de maniabilité des outils de gestion de ces contenus. Notre API, en ce sens, est un dispositif théoriquement vertueux, mais pratiquement complexe. Son usage demande une compétence technique qui fait défaut au public visé par notre dispositif d’éditorialisation.

Les solutions “low-tech” apparaissent donc comme l’ingrédient essentiel d’une éditorialisation réussie. Une expérience pédagogique, menée dans le cadre d’un atelier en édition numérique codirigé par Margot Mellet (coordonnatrice du projet) et moi-même à l’Université de Montréal, nous l’a récemment confirmé. Cet atelier avait pour principal objectif la prise en main d’un outil de visualisation et d’éditorialisation “grand public” : en l’occurrence, les outils Timeline.JS et StoryMaps réalisés par le Knight Lab. Puisqu’il nous fallait des données avec lesquelles jouer, nous avons directement fourni aux étudiant.e.s les liens de nos parcours de lecture sur la plateforme AP-POP, et nous leur avons donné carte blanche. Les résultats ont été très satisfaisants. Un groupe, en particulier, a pris l’initiative de republier via StoryMaps les épigrammes mortuaires du par-

cours “promenade au cimetière” sur une carte du cimetière du Mont-Royal. En soit très simple, et peu spectaculaire techniquement, cette rééditorialisation est venue confirmer notre hypothèse de départ concernant l’esprit anthologique et l’imaginaire littéraire, en parvenant tout à la fois à s’inscrire et à prolonger l’intertexte palatin.

Pour bien comprendre ce qui s’est passé ici, reprenons une dernière fois notre exemple des épigrammes funéraires. Aux XXe et XXIe siècle, l’influence de l’Anthologie Palatine est toujours bien présente. En 1915, le poète américain Edgar Lee Masters fait paraître *Spoon River Anthology*. L’ouvrage, que l’on pourrait qualifier de “roman anthologique”, est une collection d’épithètes fictives décrivant en quelques vers la vie des habitants du village imaginaire de Spoon River. Le cimetière de Spoon River fait ainsi apparaître les destins croisés de ses habitants à travers un jeu dialogique – les amants maudits y expriment leurs regrets, les victimes dénoncent leurs meurtriers, les politiciens révèlent leurs mauvaises actions – où s’esquisse un portrait de la vie rurale aux États-Unis au début du siècle dernier. En rééditorialisant les épigrammes de l’Anthologie Palatine sur une carte du cimetière du Mont-Royal, c’est le dispositif de *Spoon River* qu’ont inconsciemment rejoué les étudiantes. Elles ont ainsi fait la démonstration, en une heure à peine, et presque malgré elles, d’une dimension latente de l’intertextualité, et nous ont ainsi livré une belle leçon de littérature.

III-C-1.3 Conclusion

Conçue comme un acte de patrimonialisation, l’éditorialisation engage une désessentialisation des concepts associés à la notion de patrimoine, désessentialisation qui se traduit notamment par une diversification et une multiplication massive des formes de valorisation et d’appropriation possibles des contenus. L’éditorialisation remodèle ainsi la mission des institutions patrimoniales et de leurs acteurs, en particulier du point de vue de leur fonction de légitimation. Il va de soi qu’un tel déplacement de l’autorité poursuit l’utopie d’une démocratisation du patrimoine parfois difficile à réaliser pleinement. À cet égard, on insistera sur le fait qu’une éditorialisation réussie suppose non seulement une ouverture des données, mais aussi les technologies qui nous permettent de les manipuler (outils low-tech, publication du code, etc.). Reste à déterminer jusqu’où nous pouvons penser cette désessentialisation : la notion de conservation a-t-elle encore un sens dans le cas des archives numérisées ? Le terme de “patrimoine” aura-t-il le même sens qu’aujourd’hui dans une dizaine d’années ? Dans le contexte de l’archive 3.0 – une archive sans cesse performée – la tension entre une fonction historique de conservation et une fonction plus récente de circulation entraîne un basculement épistémologique dont nous n’avons encore sans doute pas pris l’entière mesure.

Bibliographie

- Bachimont, Bruno. 2007. « Nouvelles tendances applicatives : de l'indexation à l'éditorialisation ». In *L'indexation multimédia*. Paris : Hermès. http://cours.ebsi.umontreal.ca/sci6116/Ressources_files/BachimontFormatHerme%CC%80s.pdf.
- Garcia, David, et Geert Lovink. 1997. « The ABC of Tactical Media ». *Nettime*. <https://www.nettime.org/Lists-Archives/nettime-l-9705/msg00096.html>.
- Giannachi, Gabriella. 2016. *Archive Everything : Mapping the Everyday*. The MIT Press.
- Melançon, Benoît. 2004. « Sommes-nous les premiers lecteurs de l'Encyclopédie ? » In *Les défis de la publication sur le Web : hyperlectures, cybertextes et méta-éditions*, édité par Jean-Michel Salaün et Christian Vandendorpe, 145-65. Référence. Lyon : Presses de l'ENSSIB (École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques).
- Merzeau, Louise. 2010. « L'intelligence de l'utilisateur ». Édité par INRIA. *L'utilisateur numérique* Séminaire INRIA (septembre) :9-37. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00526527/document>.
- Merzeau, Louise. 2012. « Faire mémoire des traces numériques ». *e-Dossier de l'audiovisuel « Sciences humaines et patrimoine numérique »*. <http://www.ina-expert.com/e-dossier-de-l-audiovisuel-sciences-humaines-et-sociales-et-patrimoine-numerique/faire-memoire-des-traces-numeriques.html>.
- Seward, Zachary M. 2013. « The first-ever hashtag, @-reply and retweet, as Twitter users invented them ». *Quartz*. <https://qz.com/135149/the-first-ever-hashtag-reply-and-retweet-as-twitter-users-invented-them/>.
- Shanks, Michael. 2008. « Archive and memory in virtual worlds ». In. Stanford. <http://web.stanford.edu/~mshanks/MichaelShanks/302.html>.
- Treleani, Matteo. 2017. *Qu'est-ce que le patrimoine numérique ? Une sémiologie de la circulation des archives*. Lormont : Le bord de l'eau. <http://www.editionsbdl.com/fr/books/quest-ce-que-le-patrimoine-numerique-une-smiologie-de-la-circulation-des-archives-/621/>.
- Vitali-Rosati, Marcello. 2016. « What is editorialization ? » *Sens Public*, janvier. <http://sens-public.org/article1059.html>.
- Vitali-Rosati, Marcello. 2018. *On Editorialization : Structuring Space and Authority in the Digital Age*. Theory on demand 26. Amsterdam : Institute of Network Cultures. <http://networkcultures.org/blog/publication/tod-26-on-editorialization-structuring-space-and-authority-in-the-digital-age/>.
- Vitali-Rosati, Marcello, Servanne Monjour, Joana Casenave, Elsa Bouchard, et Margot Mellet. 2020. « Editorializing the Greek Anthology : The palatin manuscript as a collective imaginary ». *Digital Humanities Quarterly* 014 (1).

Zacklad, Manuel. 2018. « Nouvelles tendances en Organisation des Connaissances ». *Études de communication. langages, information, médiations*, n 50 (juin) :91-108. <https://doi.org/10.4000/edc.7566>.